

Gauthier, Serge. *Charlevoix ou la création d'une région folklorique*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2006, XIII-208 p. ISBN 2-7637-8370-8

Bertrand Bergeron

Volume 6, 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/000039ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/000039ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bergeron, B. (2008). Review of [Gauthier, Serge. *Charlevoix ou la création d'une région folklorique*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2006, XIII-208 p. ISBN 2-7637-8370-8]. *Rabaska*, 6, 182–186. <https://doi.org/10.7202/000039ar>

giques qu'on a faites et les artefacts que les archéologues ont retrouvés aident à comprendre la religion des Innus d'autrefois.

GRÉGOIRE MUISE
Université de Montréal

GAUTHIER, SERGE. *Charlevoix ou la création d'une région folklorique*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2006, XIII-208 p. ISBN 2-7637-8370-8.

Longtemps, la pratique des folkloristes québécois en fut une de terrain et de conservation, depuis 1916, si l'on en croit Serge Gauthier dans son savant essai, date à laquelle Marius Barbeau inaugura sa longue et fructueuse quête de matériaux francophones à l'instigation de Franz Boas relayé par ses premiers informateurs, les Hurons, à commencer par le légendaire Prudent Sioui. La fondation des Archives de folklore (1944) allait accélérer ce mouvement, car elle créait un lieu de mémoire collective qui engrangerait les cueillettes de générations de chercheurs et d'étudiants.

Le présent ouvrage est une thèse de doctorat, fruit de dix années de recherches (1994-2004), soutenue en 2004 et dirigée tour à tour par Jean Du Berger et Jean Simard qui prirent leur retraite, et Jocelyne Mathieu, Nancy Smitz et Philippe Dubé.

L'idée du sujet est venue à l'auteur à la suite d'une observation – « une drôle d'impression » (p. 2), précise-t-il –, émanant de son mémoire de maîtrise sur les ramancheurs Boily dont nous faisons état dans ces mêmes pages : « Le personnage "magnifique" de Barbeau devenait bien plus modeste aux yeux de mes informateurs. Là où il faisait presque des tours de prestidigitation, ce n'était plus qu'une pratique traditionnelle, somme toute bien ordinaire [...] qui avait peut-être été magnifié[e] ou folklorisé[e] par Marius Barbeau » (p. 2).

Comment donc expliquer cet écart entre le portrait qu'en brosse l'éminent folkloriste, pourtant rompu aux enquêtes sur le terrain, et les témoignages que recueillait Serge Gauthier sur Flavien Boily en Charlevoix ? Indubitablement, il y avait là une rupture épistémologique qui demandait explication. Et, dans ce dessein, il fallait questionner non plus les témoignages des informateurs, mais la méthode de l'enquêteur, se faire en quelque sorte le folkloriste du folkloriste en pratiquant une ethnologie au second degré, « une ethnologie de l'ethnologie » (p. 19) en somme, prouvant par là que la réflexion sur la culture traditionnelle au Québec était parvenue à ce degré de maturité qu'elle s'autorisait désormais de se questionner sur son existence, son rôle, ses méthodes.

C'est à ce riche et fécond questionnement que nous convie Serge Gauthier dans *Charlevoix ou la création d'une région folklorique*.

L'essai se divise en cinq chapitres suivis d'une conclusion récapitulative, le tout précédé d'un avant-propos qui a valeur d'une autobiographie intellectuelle fragmentaire. Une introduction élaborée permet à l'auteur de circonscrire l'objet de sa recherche tout en nous renseignant sur le courant de pensée dans lequel il s'inscrit pour parer à toute critique pouvant surgir d'ailleurs, c'est-à-dire d'horizons étrangers à sa démarche et à ses préoccupations méthodologiques. « La méthode, soutenait Henri Poincaré, c'est le choix des faits », et Serge Gauthier reste maître des siens, non sans raison. D'où cette précaution oratoire : « [...] l'enquête ethnographique est toujours soumise au point de vue du chercheur qui réalise le projet d'enquête » (p. 14).

En un certain sens, l'approche de l'auteur est constructiviste, puisqu'il suppose que l'enquêteur est nécessairement orienté par un « construit intellectuel » (p. 20) qui détermine sa méthode. Elle se nourrit dans une large mesure des réflexions du sociologue Pierre Bourdieu (1930-2002), qui lui fournit le concept opératoire fort utile de « trajectoire sociale » (p. 62).

Ainsi outillé, l'essayiste examine la notion de région, désignation qui recoupe aussi bien la politique, la culture que la géographie pour s'attacher au choix de Charlevoix comme terrain d'enquête privilégié par Marius Barbeau et ses deux disciples, Luc Lacourcière et Félix-Antoine Savard.

Il ressort de cette méthode de fascinantes constatations. D'abord cette idée que les trois pères des études folkloriques québécoises étaient moins à la recherche de la culture réelle de Charlevoix que d'une culture idéale ou idéalisée, celle que leur trajectoire sociale ou leur « matrice culturelle » – le concept est de Robert Muchembled – leur faisait appréhender. Ils n'allaient pas à la découverte de la région, ils allaient l'inventer (p. 115) selon leur idéologie propre : retrouver des reliquats de la grande culture des Français d'Amérique dans des isolats bien identifiés dans la région d'accueil (p. 193). En conséquence, furent discriminés par ces chercheurs des lieux de folklore et de non-folklore (p. 191), et à l'intérieur des premiers, des informateurs « sauvages » ou primitifs (p. 189). D'ailleurs, la première remarque qui vient sous la plume de Barbeau pour qualifier Charlevoix est « isolement splendide » (p. 126).

Ainsi, la « Sainte Trinité » (p. 71) de la recherche folklorique québécoise – le Père (Barbeau), le Fils (Lacourcière) et le Saint-Esprit (Savard, l'homme du verbe) –, voyait-elle dans ce coin de pays non des Québécois soumis ou réagissant aux influences extérieures, mais un Éden préservé dans une sorte de réserve naturelle magnifique. Pour paraphraser Lamartine : le Québécois

francophone est un Français d'Amérique tombé qui se souvient de son paradis perdu (l'Amérique française).

En prolongeant la réflexion de Serge Gauthier de manière plus radicale, on pourrait soutenir que Charlevoix fut un territoire doublement folklorisé au sein d'une nation doublement isolée (de la France par l'Angleterre et de l'Angleterre par l'Église catholique pour des motifs de foi et de langue) : folklorisé d'abord par le jugement péremptoire et sans appel de Durham (« C'est un peuple sans histoire et sans littérature ») et par les folkloristes eux-mêmes qui y moissonnaient une abondante récolte de traditions orales qui a servi à changer le regard porté sur la région en la figeant dans un folklore statique et atemporel sans que les Charlevoisiens n'aient eu d'autre choix que d'en prendre acte et d'assumer ce regard extérieur sur leur être profond. Il était simplement exigé d'eux qu'ils se comportent en conservatoire de nos traditions où il ferait bon de nous replonger pour renouer avec nos racines françaises.

La folklorisation devint notre eau lustrale. Cette vision n'est pas sans rappeler ces « enclaves du passé » du *Meilleur des mondes* de H. G. Wells. En filigrane, se profile la troisième voix de *Maria Chapdelaine* qui diffuse son message sans âge. « Nous sommes un témoignage », affirme cette voix aux accents messianiques dédiés à la survivance des Canadiens français : tout un peuple était sommé de se métamorphoser en un vivant musée de nos traditions immémoriales.

Lourde hérédité, lourd héritage : en voulant répondre pour la réfuter à la condamnation de Durham, les folkloristes lui auraient assuré une défense et une illustration. L'auteur nous pardonnera cette extrapolation au motif que son essai suscite ce genre d'audace. D'ailleurs, ce n'est pas le moindre des paradoxes de la situation singulière du Québec en Amérique du Nord : ici et maintenant, le pays imaginaire est réel et le pays réel imaginaire.

Un fait nous semble avoir été négligé dans la trajectoire sociale et idéologique des trois pères des études folkloriques québécoises : Barbeau, Lacourcière et Savard étaient mus par un sentiment d'urgence qui avait préséance sur tout autre considération : la disparition inévitable, sous la forte poussée du modernisme, de la culture traditionnelle. Cette urgence détermina leur action : avant de remettre en cause la méthode, son bien-fondé et ses effets sur les matériaux recueillis, il était impérieux de les rassembler « pour la suite du monde » comme aurait dit Pierre Perrault, et l'injonction de Charles Nodier – « Hâtons-nous d'écouter les histoires du peuple avant qu'il ne les ait oubliées » –, agissait comme une sonnette d'alarme lancinante au cœur de leurs motivations.

En dépit de leur recherche d'un lieu de « pureté » (p.148) de la grande tradition des Français d'Amérique, ces chercheurs s'inscrivaient tout de même

dans le courant des études géographico-comparatistes inaugurées par l'école finnoise avec la classification des contes d'Antti Aarne qui date de 1910.

Le fait de mentionner sur les fiches d'identification le lieu d'origine des informateurs et leurs déplacements, s'il peut être interprété comme une volonté de cautionner le degré de pureté de la source, obéit néanmoins à des préoccupations comparatistes et de diffusion géographique. Si les deux interprétations ne s'excluent pas nécessairement, il est difficile de décider laquelle a préséance sur l'autre. L'auteur a fait son nid : il s'agit de l'indice de pureté et le faisceau de faits qu'il réunit à l'appui de sa thèse tend à lui donner raison. Une théorie n'explique pas tout, sinon elle n'expliquerait rien : son système d'interprétation est forcément local au sens où il ne concerne que ce qui est discriminé dans son énoncé.

Serge Gauthier met bien en évidence le fait que la représentation d'une région est la somme confluente de plusieurs regards : politique, géographique, historique, culturel, touristique, traditionnel. Ces différentes représentations s'amalgament-elles pour composer une mosaïque chamarrée ou une courtepointe bigarrée ? Se superposent-elles pour laisser entrevoir un visage unique ou se mélangent-elles comme les parcelles irisées d'un kaléidoscope ? Rien de tout cela et un peu de tout cela à la fois.

L'intérêt de *Charlevoix ou la création d'une région folklorique* est indéniable et nombre de ses réflexions sont inspirantes. En refermant le livre, le lecteur se demande si l'auteur ne donne pas rétrospectivement raison au proverbe africain : « L'étranger ne voit que ce qu'il sait ». Le folkloriste, lors de ses cueillettes, part-il à la recherche de la culture de ses informateurs ou de la sienne propre ? Il est difficile de faire la part des choses en pareil cas, car le folkloriste est l'ethnologue de sa propre tribu et, dans une certaine mesure, il redécouvrira ce qu'il sait dans une sorte d'anamnèse platonicienne. Il lui faudrait devenir étranger à lui-même et à sa propre culture pour espérer voir autrement ce qu'il sait déjà en se laissant guider par des informateurs transformés par son regard en étrangers à sa culture dans sa propre culture.

Il n'est pas interdit non plus de penser qu'il se retrouve lui-même après avoir consenti à s'égarer dans sa quête. Et chose plus étonnante encore, il peut révéler à ses informateurs des faits ignorés d'eux-mêmes comme Claude Lévi-Strauss apprenant aux Bororos qu'ils sont divisés en trois clans alors qu'ils croient qu'il n'existe dans leur société que deux groupes. « Nous devons enseigner aux masses avec précision ce que nous avons reçu d'elles avec confusion », avouait Mao Zédong à André Malraux.

Serge Gauthier, dans cet essai à la rhétorique élégante et érudite, nous invite à le suivre sur des chemins auxquels peu de lecteurs sont accoutumés. Il connaît bien son sujet en habitué qui le fréquente depuis dix ans. Sa lecture est stimulante et sans cesse nous interpelle à la fois pour satisfaire notre

curiosité ou susciter notre étonnement. On revient de ce voyage avec une vision renouvelée de la pratique folklorique québécoise et on lui est reconnaissant d'avoir redonné leurs lettres de noblesse aux mots folklore et folkloriste plus ou moins tombés en désuétude. Et ce n'est pas le moindre mérite de l'ouvrage. Si l'étranger ne voit que ce qu'il sait, le familier, lui, sait-il ce qu'il voit ? Ne serait-ce pas une belle hypothèse de recherche ? Pour leur part, les formalistes russes, dans la foulée de Victor B. Chklovski croyaient qu'il fallait « défamiliariser » le regard sur le monde. Vladimir Propp se réclamait de cette mouvance. Serge Gauthier ne renierait pas cette filiation.

BERTRAND BERGERON

Collège d'Alma

GAUTHIER, SERGE. *Louis le Magnétiseur. Récit*. [Chicoutimi], Les Éditions JCL, [2005], 103 p. ISBN 2-89431-333-0.

Ethnologue et historien, Serge Gauthier s'est toujours intéressé au folklore québécois. Originaire de la région de Charlevoix, il a fait des études de maîtrise en théologie et de doctorat en ethnologie historique à l'Université Laval. Président fondateur de la Société d'histoire de Charlevoix, dont il est aussi le directeur, il a publié de nombreux articles et quelques ouvrages dans son domaine. Son intérêt pour la légende, la médecine populaire et l'univers des guérisseurs a amené l'auteur à écrire un court récit qu'il situe à Sainte-Agnès au Québec au début du XIX^e siècle. En fait, il s'agit de l'histoire de Louis Larouche, « inspirée librement mais à peu près intégralement » d'un document d'archive ; l'auteur précise même qu'il s'agit « d'un récit extrait d'une lettre, rédigée d'après des faits décrits comme véridiques par un curé de Sainte-Agnès au milieu du XIX^e siècle et adressée à l'évêque de Québec » (p. 101) ; est-ce bien là la « documentation archivistique imposante » dépouillée par ce « chercheur émérite », telle qu'annoncée sur le rabat de la première de couverture ? Une note historique figurant en annexe démêle d'ailleurs la part de fiction et de réalité dans ce récit. Le héros de cette histoire avait acquis un prétendu pouvoir surnaturel, comme d'autres sujets perdus qui se croient « habités par un fluide corporel leur permettant de guérir, de ressentir des choses cachées ou même de trouver des trésors » (p. 18) : le magnétisme ; de là, son nom Louis le Magnétiseur. Réputée diabolique, parce qu'elle défie l'ordre divin, cette « pratique honteuse » devait justifier l'intervention de l'abbé Godefroy Tremblay, curé de la paroisse.